



Réception d'Hubert Nyssen

DISCOURS D'HUBERT NYSSSEN
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 5 JUIN 1999

Monsieur,

Si je n'avais en mémoire les mots de La Rochefoucauld — « Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois » —, je vous le demanderais : le personnage que vous venez d'accueillir avec une si grande bienveillance et tant de sollicitude, est-ce bien moi, en êtes-vous sûr ? En tout cas, je vous remercie de n'avoir pas oublié, dans vos paroles de bienvenue, le souvenir d'Albert Ayguesparse, car sans lui je ne serais pas ce que je suis, et ne serais donc pas ici. D'ailleurs, mon cher Jacques, nous avons cela en commun, Albert Ayguesparse fut notre maître et devint notre ami. D'Alain Bosquet aussi, et j'y viens...

Mesdames, Messieurs,

Quand ils m'élurent pour succéder à Alain Bosquet dans cette académie où l'on ne porte ni l'uniforme, ni le bicorne, ni l'épée — ni l'épée, j'insiste, et vous allez voir pourquoi —, mes futurs confrères ne pouvaient soupçonner qu'ils m'amèneraient ainsi à rappeler le souvenir du seul homme qu'il me soit jamais arrivé de provoquer en duel.

L'affaire remonte à septembre 1991. Alain Bosquet, que je connaissais de longue date — je l'avais rencontré vingt ans plus tôt chez Max-Pol Fouchet, avec lequel il siégeait au jury du prix Renaudot —, avait alors écrit pour *Le Figaro* un article consacré au roman de Paul Auster — *La musique du hasard* — dont j'étais

l'éditeur (puisque c'est là mon second métier). C'était un article élogieux, à la fin duquel il avait néanmoins greffé quelques lignes pour le moins déplaisantes à l'égard de la traductrice... Traductrice dont il ignorait qu'elle fût mon épouse, car elle signait, comme il est juste, de son nom de naissance, Christine Le Bœuf (un nom qui n'est pas ici inconnu). Et, pour se justifier devant certaines personnes qui l'avaient aussitôt interrogé sur ce coup de lancette qu'elles prenaient pour un coup tordu, Alain Bosquet avait invoqué, avec cette redoutable candeur dont il jouait en maître, la nécessité de tempérer par une note acrimonieuse tout le bien qu'il avait dit de l'auteur et de son livre, ajoutant que, s'il avait su qui en était la traductrice, il se serait abstenu d'ajouter à son article des lignes simplement destinées, dans son esprit, à mettre une sourdine à trop d'éclat.

Des affaires de cette sorte, à Paris, vous savez cela, on les colporte, on les amplifie, on appelle, on téléphone, et je fus promptement informé. Or, en 1969, au cours d'un entretien paru dans la revue *Marginales*, et alors qu'il se disait sur le point (je le cite) « d'engueuler une romancière » afin de retrouver « un peu de joie de vivre », Alain Bosquet s'était réclamé de Michel de Ghelderode pour prétendre (je le cite encore) que « la cruauté, ça stimule ». Et je m'en souvenais ! Du coup, la moutarde me monta au nez. Ainsi, me disais-je, ma traductrice d'épouse, dont le travail a été scruté, vérifié, qualifié par des experts qui ne sont pas à ma solde, est la victime d'un sacrifice expiatoire par un chroniqueur bifront, amateur de cruauté de surcroît... Ma double responsabilité, d'éditeur et de mari (et je ne vous dirai pas laquelle l'emportait sur l'autre), me fit dès lors réagir avec colère, et j'appelai Alain Bosquet afin de lui demander réparation, non par un erratum ou par un repentir, mais par un duel pour lequel, selon un usage maintes fois rappelé dans les feuillets télévisés, je lui laissais le choix des armes. Après un silence qui témoignait de sa surprise, de sa réflexion ou de son embarras, Alain Bosquet, redevenu le Russe Anatole Bisk, me dit que pour l'arme, c'était tout choisi... ce serait la vodka. La réponse, je ne vous le cache pas, me... désarma.

Cher Alain, où que vous soyez, au ciel ou dans vos livres, ou encore dans le désert que doivent traverser, au risque de s'y perdre, la plupart des disparus, rappelez-vous... l'arme ne fut pas la vodka, mais le champagne, un soir au Fouquet's, et la victime en ce duel ne fut pas l'un de nous, mais un sac de malentendus que nous nous évertuâmes à éventrer pour tenter de nous prouver

notre bonne intelligence. Votre ami Cioran, qui s'était peut-être trouvé en pareille posture avec vous, en avait ainsi jugé : « Une fois qu'il les a maltraitées, disait-il, [Alain Bosquet] *pardonne* (...), et ne comprend pas pourquoi [ses victimes] lui portent rancune. Ses outrances et ses injustices n'ont donc aucune gravité, aucune signification *objective*. » Dont acte...

Lorsque j'ai demandé à Madame Norma Bosquet (elle est parmi nous présente et je la salue avec le tendre respect que j'ai pour elle) si elle ne prendrait pas ombrage du rappel de cette affaire, elle eut une réponse qui reflète, me semble-t-il, la complicité dans le couple qu'elle formait avec Alain : « Il aurait adoré ça ! » me dit-elle...

Merci, Madame.

Mesdames, Messieurs, chères consœurs, chers confrères,

Maintenant que ma mémoire est délestée de cet épisode, je viens avec un certain soulagement à la vie et à l'œuvre de mon prédécesseur, un homme dont le visage, à partir d'une certaine époque, sitôt entrevu, invitait le zoologiste littéraire à classer l'animal parmi les Achard, les Ionesco, les Billetdoux, les Fallet, les Fouchet, les Sabatier, les Chabrol, les Babel (Odessite de naissance comme Alain), les Jean Rostand et quelques autres corpulents à lunettes qui ont ou qui avaient en commun des yeux omnivores, des lèvres gourmandes, le pif sensuel et un besoin d'accomplissement aussi impossible à rassasier que le besoin de consolation dans l'inoubliable testament de Stig Dagerman.

Mais le devoir qui m'échoit d'évoquer l'œuvre d'Alain Bosquet, et par l'œuvre son caractère, ne va pas sans risque, un risque rappelé par un avertissement reçu comme une mornifle au détour d'un des poèmes que je relisais pour me préparer à la tâche : « Pourtant, un philosophe de province / écrira sur mon œuvre une thèse touffue, / indigeste et très sotté...

Une thèse ? Dieu m'en garde, et Alain qui parfois se prenait pour Lui ! Mes propos ne feront même pas un mémoire, tout juste un excursus en exergue duquel j'inscrirais volontiers, pour l'opportune vérité qu'elle énonce, la phrase d'Albert Camus : « L'homme est ainsi, cher monsieur, il a deux faces : il ne peut pas aimer sans s'aimer. »

Mais, si bref que soit mon propos, le risque demeure... Et, pour m'en préserver, peut-être aurais-je dû interroger la mémoire de mes confrères et invoquer les mânes des académiciens disparus afin d'apprendre d'eux si, d'Anna de Noailles à Alain Bosquet, en passant par Colette, Jean Cocteau et Jean Cassou, qui l'un après l'autre furent appelés au fauteuil où j'ai le privilège d'être invité à m'asseoir à mon tour — mais prenons garde aux mots (« le mot est le soutien-gorge de la chose », disait Bosquet) : *fauteuil* est ici une métaphore, mieux, une catachrèse, car, j'ai pu le constater, nos pose-culs académiques ne sont point fauteuils au sens propre, ce sont, proprement, chaises droites, anonymes et sans accoudoirs... — donc, disais-je, j'aurais peut-être dû interroger la mémoire de mes confrères et invoquer les mânes de nos disparus afin de savoir s'ils avaient repéré, courant de l'un à l'autre de mes prédécesseurs, un fil rouge pareil à celui que l'on trouve, à des fins d'identification en cas de naufrage, dans le moindre cordage des vaisseaux de la marine britannique, fil rouge qui eût à leurs yeux révélé quelque disposition commune à ces membres dits étrangers (dont je suis désormais malgré mes origines), et qui aurait déterminé ce qu'on pourrait appeler une logique du choix, propre à me guider dans mes propos.

En vérité, la question était de pure forme. Il ne faut être, en effet, ni grand clerc ni devin ni marin ni chasseur de trésor pour voir qu'un fil rouge existe, et qu'il se nomme poésie... Mais pas la poésie au sens strict, non, celle du sens large, j'ai envie de dire « poésie du grand large », celle qui est fécondée par l'humaine incomplétude, enrichie par l'angoisse ontologique, prompte à lancer l'anathème et à porter la révolte, celle qui, dès lors, ne s'inscrit pas seulement dans les strophes des poèmes, mais aussi dans la pensée, celle qui s'infiltré dans l'essai et illumine la fiction. En d'autres termes, ce fil rouge serait celui du tempérament poétique. Voici d'ailleurs, choisis parmi d'autres, quelques indices glanés chez les intéressés...

« Je voudrais épuiser sur moi l'éternité », disait Anna de Noailles. « Découvrir qu'il n'y a pas de désert : c'est assez pour que je triomphe de ce qui m'assiège », écrivait Colette. « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur », proposait Jean Cocteau. Quant à Jean Cassou, Alain Bosquet, le citant ici dans son discours du 14 mars 1987, rappelait que, pour cet écrivain, « la poésie est une révélation de l'homme perpétuellement refigurée par les chocs où

elle se heurte ». Et Bosquet lui-même ? demanderez-vous. Eh bien, le bonhomme Bosquet n'est en reste ni dans la révolte, ni dans l'angoisse, ni dans l'incomplétude : « Je suis », écrit-il à la fin de sa vie, « un spécialiste des abîmes ».

Les abîmes, nous allons y faire un tour...

Mesdames, Messieurs, chères consœurs, chers confrères,

L'usage et sa nécessité veulent qu'une remémoration comme celle-ci ménage une traversée de la biographie. Et sur ce point, je me suis interrogé... Suffisait-il de rappeler que, dans *Marginales*, en 1969, Alain Bosquet déclarait ce qu'il ressasserait par la suite dans une œuvre qui pourtant ne cesserait de le démentir : « Ma biographie ne présente pas la moindre importance » ? Et en rester là ?

C'est alors que je m'en suis souvenu : en 1988, Jérôme Garcin avait eu l'idée, inspirée par Michel Tournier, d'éditer un *dictionnaire* de la littérature française contemporaine composé de notices biographiques rédigées par les auteurs eux-mêmes. Et comme l'écrivait Garcin dans sa préface, « plusieurs écrivains (avaient) transformé la notice du Larousse idéal en épitaphe définitive ». Ainsi Georges Borgeaud (qui, par la règle alphabétique, précède juste Bosquet dans le *dictionnaire*) écrivait, avec dix années d'avance : « Les Lettres viennent de perdre un auteur sans histoire... » Ou encore Françoise Sagan (qu'Alain Bosquet ne tenait pas en haute estime) rédigeant avec esprit la plus brève oraison du volume : « Sa disparition, après une vie et une œuvre également agréables et bâclées, ne fut un scandale que pour elle-même. » Alain Bosquet, lui, n'avait pas cette résignation, il ne se contenta pas de quelques lignes pour son futur tombeau, il fit quatre pages pour son cénotaphe... Preuve qu'il ne tenait pas son parcours pour aussi insignifiant qu'il l'avait prétendu.

« Tragédie, absurde, ironie, fable. Je résume ainsi les humeurs de mon existence », commence-t-il par écrire. Puis il prend son élan, et que nous dit-il ? Qu'il est né en 1919, à Odessa, mais n'a pas connu sa ville natale parce que ses parents, ruinés par la révolution russe, avaient décidé de s'installer en Belgique, où ils avaient quelques-unes de leurs racines, qu'il avait été « un petit élève tranquille, assidu et bourgeois », que « toutes les désillusions » s'étaient déversées sur sa tête en juin 1940, qu'il avait « connu la famine, la clandestinité, les faux passeports, les

coups de main, l'aventure », qu'il avait débarqué à New York une semaine après Pearl Harbour, que « les caprices de la petite histoire (Favaient) fait secrétaire de rédaction du premier journal gaulliste, *La Voix de France* », qu'il avait « côtoyé Maurice Maeterlinck, Jules Romains, Hermann Broch, Thomas Mann, Marc Chagall, Piet Mondrian », qu'André Breton avait publié ses premiers écrits, « tandis que Roger Caillois, poussé par Jules Supervielle, faisait de même en Argentine », qu'à Londres, au quartier général d'Eisenhower, il avait participé à la préparation du débarquement, qu'il avait débarqué en Normandie avec les premières troupes, qu'en Allemagne il avait « vu l'enfer », qu'il était allé à Paris, en 1951, pour achever ses études à la Sorbonne, qu'il avait alors décidé de se « consacrer à la littérature pour dompter [ses] désespoirs », précisant qu'il considérait « la prose comme un perpétuel règlement de comptes avec (son) temps », et qu'il irait « au-devant de l'absolu littéraire : la poésie ».

Voilà donc, pour l'essentiel, ce qu'il voulait que l'on retînt dans l'avenir. Et que sait-on de plus ? Eh bien, qu'Alain Bosquet fut successivement citoyen belge, américain puis français, qu'il pratiquait quatre langues, que c'est à New York qu'il décida de franciser Anatole Bisk en Alain Bosquet, qu'il écrivit plus de cinquante livres et des milliers d'articles, qu'il fut traduit en de nombreuses langues et, en particulier, en anglais par Samuel Beckett et Lawrence Durrell, qu'il a reçu de multiples prix littéraires, qu'il a contribué à en attribuer comme membre de jurys (tels le Renaudot en France, et ici le Rossel), qu'il a collaboré à *Combat*, au *Monde*, aux *Nouvelles littéraires*, au *Quotidien de Paris*, au *Figaro*, à la *NRF*, au *Magazine littéraire*, et à bien d'autres publications, qu'il a créé l'Académie européenne de poésie, qu'il est l'auteur de plusieurs anthologies. Et, bien entendu, mais je l'ai dit, qu'il fut ici même élu comme membre étranger le 14 juin 1986. À quoi il faut ajouter la publication, en 1999, de deux livres posthumes (*Le verbe est un navire* et *Un départ*), lui qui s'était écrié, quatre ans plus tôt : « Pas d'œuvres posthumes ! Les cadavres ne doivent rien publier. »

On risquerait donc de rester sans voix devant ce tumulte existentiel si l'on ne prêtait l'oreille aux retournements, aux ricanements, à l'ironie qui, sur ce sujet, montant du cœur même de l'œuvre basilicale, attestent qu'Alain Bosquet écrivit, selon ses propres mots, pour se « débarrasser » de lui-même.

Basilicale... il faut que je m'explique. Basilicale, car, à la vérité, chacun de ses livres se manifeste comme un chapitre de l'immense autobiographie dont il fut à la fois l'auteur et le héros. Lui-même l'insinue dans un poème : « De qui suis-je le personnage ? » demande-t-il. Au fronton de ce monumental ouvrage en forme de basilique byzantine, avec hémicycle, nef et absides, notre homme, cherchant l'accord entre les choses de sa vie et les mots pour les dire, aurait pu inscrire l'avertissement que l'on trouve, avec variantes, dans plusieurs de ses ouvrages : « Je suis ce que j'écris et non ce que je suis. » Un avertissement qui fait écho à celui par lequel Bernard Pingaud, après un entretien avec Brice Parain, résumait la pensée de cet inoubliable philosophe du langage : « Puisque les mots ne disent pas ce que je suis, j'essayerai d'être ce que je dis... » Cette inquiétude ontologique, qui tourne parfois à l'ivresse identitaire, et cherche ses reflets dans les miroirs du langage, est l'obsession la plus présente dans l'œuvre d'Alain Bosquet. D'ailleurs, si nous devons l'oublier, Alain, par une bourrade langagière, se chargerait de nous la rappeler. « On n'écrit pas ce qu'on est, dit-il, on devient ce qu'on écrit. » Ou encore : « Le passé n'a jamais eu lieu puisqu'il nous faut sans cesse le réinventer. »

Mais je reviens à la métaphore qui m'a fait comparer son œuvre à une basilique, car aucune autre image, je crois, ne m'eût permis de mieux rendre compte à la fois de la diversité de ses composantes et de la compacité de son agrégat. Maintenant que cette œuvre s'est achevée avec le dernier livre paru sous un titre sans détour — *Un départ* —, non seulement on peut du dehors en considérer l'ampleur, et au-dedans découvrir tour à tour l'hémicycle romanesque, la nef poétique, les absides consacrées aux aphorismes, les diverticules de la polygraphie, mais on peut aussi y traboules par les traverses qu'ont tracées, allant sans cesse d'un genre à l'autre, les obsessions, les hantises, les défis, les paradoxes de notre poseur de mots, de notre assembleur de phrases, de notre « boulonneur » de formules.

Pour qui a lu d'Alain Bosquet plus d'un livre, il est visible que ces récurrences, âpres et tumultueuses, constituent la quintessence de l'œuvre, qu'elles lui donnent ses tonalités, qu'elles répandent ses odeurs, lui font les lumières et les ombres, et qu'elles se révèlent en fin de compte plus significatives que les genres qui leur ont servi de litière. C'est pourquoi je passerai d'abord par les genres ou, si l'on préfère ainsi l'entendre, par les formes, avant d'aller aux récurrences. Et, bien

entendu, ce ne sera pas sans me souvenir que les formes produisent du sens, ce que Brecht disait admirablement quand il faisait observer que « la forme, c'est le fond qui remonte »...

Alain Bosquet, pour l'essentiel, a pratiqué trois genres. La fiction, et en particulier le roman, partie de son œuvre qui lui a valu le plus grand nombre de lecteurs ; la poésie — « j'habite entre deux poèmes », disait-il — à laquelle il eût souhaité qu'un tel sort fût dévolu ; et les aphorismes, genre où, avec la conscience provocatrice d'un préraphaélite, il est allé à contre-courant de la mode littéraire.

Le roman d'abord. Il y en a près d'une trentaine, parus en quelque quarante années, depuis *La grande éclipse* publié en 1952... Mais prenons garde, une fois encore, de ne pas nous enfermer sur les chausse-trapes d'Alain Bosquet... Ce ne sont pas tous des romans au sens usuel du terme : certains sont appelés « récits » et d'autres sont publiés sans dénomination du genre, sauf dans les catalogues bibliographiques établis avant la mort de l'auteur et donc contrôlés par lui. Qu'Alain Bosquet ait approuvé, par exemple, le classement, dans la catégorie « romans », de deux volumes de souvenirs sur ses relations avec d'illustres personnages de son temps, d'Aragon à Supervielle en passant par Borges, Michaux, Paulhan, Sartre, Malraux, Beckett ou encore Marlène Dietrich, qu'il ait donc toléré (ou plus sûrement voulu) cet amalgame entre mémoires, essais et romans, alors qu'il se montre très strict sur la désignation et l'identité des poèmes et des aphorismes, en dit long sur ce qu'il définit avec sa coutumière effronterie, dès lors qu'il s'agit de lui-même, quand il écrit : « Je ne peux me supporter que si je me rends imaginaire à mes yeux. » L'ironie du sort veut que, sur la couverture du dernier de ses livres, *Un départ*, l'une des plus singulières confessions de son œuvre, publiée un an après sa mort, « à la fois journal et bilan » comme le reconnaît le prière d'insérer, apparaisse le mot « roman », qui jamais ne fut aussi inadéquat...

Ces livres, ainsi regroupés, sont alimentés, certes par l'imagination quand il y va de la fiction, mais surtout et toujours par une introspection dont les apparences dissimulent à peine la nature dévastatrice. Ils forment, ces livres, ce que Jacqueline Piatier, dans un article du *Monde* paru à la mort de l'écrivain, appelait à bon droit « un massif autobiographique ». *Le métier d'otage*, publié en 1988, en donne un exemple. « J'en viens, écrit-il dans ce roman, à établir un étrange compromis entre

les coupables douceurs de la mémoire et les tourments de l'incertitude. » De toute évidence, Alain Bosquet, si ardent à défendre des romanciers dont la lecture l'avait emporté, se méfiait pour lui-même du genre romanesque. « Je prétends ne pas être romancier, disait-il en 1969. C'est un genre mineur (...) si j'écris des romans, c'est parce que l'exercice de l'écriture m'est indispensable. Je ne veux pas mettre toutes mes humeurs dans mes poèmes... » Et il n'avait pas changé d'avis quand il composait, vingt ans plus tard, cette fable minimaliste : « J'ai écrit un roman. Mon poème me l'a reproché : – C'est avec ça que tu me trompes ? » Bien entendu, gardons-nous de tomber dans le piège qu'Alain Bosquet feint de se tendre, et sachons faire la part de cette crainte d'être un mal-aimé, une crainte qui n'est jamais loin, quelle que soit la page qu'on est en train de lire.

Mesdames, Messieurs, chères consœurs, chers confrères,

Ce fut la poésie, la grande affaire, la grande ambition et le grand amour d'Alain Bosquet, et je suis enclin à penser que, s'il y a justice dans la postérité, celle-ci lui donnera tort pour le pessimisme qu'il manifeste quand il s'écrie : « On enterrera ma poésie en pleine prose, cette fosse commune », et raison quand il déclare : « Je connais mes limites, mes poèmes eux les ignorent », car c'est là, en poésie, qu'il donne la meilleure part de son talent. Et pour s'en persuader il n'est que de s'embarquer avec lui dans ce grand navire à quoi l'on peut comparer les poésies complètes (1945-1994) qui, Dieu merci, ont encore paru de son vivant, donc pour son plaisir et sa consolation, sous un titre que bien des poètes doivent lui envier : *Je ne suis pas un poète d'eau douce*.

Ce livre de 800 pages, que l'irréductible railleur me présentait, dans sa dédicace, comme « 962 grammes d'exercices », offre aux lecteurs qui montent à son bord l'occasion d'une croisière imprévisible où ils auront mille occasions de vérifier trois propositions que le poète lui-même désigne, à savoir que « le poème est affaire de désir », qu'il est « l'impalpable un court instant palpé », et qu'il est aussi « un complot contre le réel ». Trois mots — désir, impalpable et complot — dont je vous dirais qu'Alain a fait sa philosophie si je ne me rappelais à l'instant sa mise en garde (mais à tant nous mettre en garde, Alain, nous finissons par l'être...) : « Le philosophe n'apporte aucune vérité, mais il la cuisine. » Eh bien,

cuisinons si c'est cuisiner de dire que la poésie d'Alain Bosquet vibre de désirs satisfaits ou contrariés, de vœux flamboyants ou ensevelis, d'envies célébrées ou refoulées, qui nous en apprennent plus sur lui et son surmoi que toutes les biographies ; cuisinons si c'est cuisiner de dire, comme il le dit lui-même, que chez lui, « avant d'être elle-même, la pensée est poème » ; cuisinons si c'est cuisiner de dire avec René Char que « les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux », et que telle est l'essence du complot fomenté par le langage contre le réel.

Dans l'inclassable poésie d'Alain Bosquet — un archipel où l'on va des élégies aux lamentations, des quatre testaments aux sonnets *pour une fin de siècle* et aux *stances retrouvées* —, il reste à souligner une prédilection pour la fable et la parabole, et un goût irrépressible pour l'allégorie et la sentence. Ce qui permet de passer au troisième genre, l'aphorisme, et de rappeler ainsi l'existence, entre ses écrits, de passerelles comparables à celles qui relient entre elles les *Prisons imaginaires* de Jean-Baptiste Piranèse...

« Pendant plusieurs années, jour après jour », écrit Alain Bosquet à propos de ses aphorismes, « je me suis astreint à ce genre littéraire, qu'il serait injuste de tenir pour subalterne. L'aphorisme est nu, sans l'appui d'un personnage, d'un chant, d'un quelconque appareil. On l'accepte ou on le refuse, tout net ».

Sans l'appui d'un personnage, cela reste à voir... Lorsque, dans ses deux livres d'aphorismes (et dans ou entre les lignes des autres ouvrages), il soupçonne, apostrophe, joue, dénonce, moque ou récuse (verbes qu'aussi bien j'aurais pu employer dans leur forme réfléchie car souvent il *se* soupçonne, *s'*apostrophe, *se* joue, *se* dénonce, *se* moque ou *se* récuse...), Bosquet est tellement Bosquet qu'à tous les coups, et quoi qu'il prétende, on se trouve confronté à un *personnage*, le sien, avec sa verve, sa malignité, son alacrité, sa grogne, ses intuitions et ses dépités, signes d'identité qui auraient pu figurer sur chacun de ses multiples passeports. « D'autres se reconnaissent dans mes livres, dit-il. Moi pas. » Ou aussi : « Je rêvais que j'étais moi : un cauchemar. » Ou encore : « Quel drôle de bonhomme tu fais ! Tu as passé ta vie à tromper tout le monde et maintenant, enfin seul, tu hésites à te trahir toi-même... »

Ces aphorismes, je l'ai dit, ne sont pas circonscrits à leurs recueils. On les trouve dans les interstices de tous les livres d'Alain Bosquet... « J'oppose un refus

impitoyable à tout ce que je suis », écrit-il, par exemple, dans *Le métier d'otage*. « Mon corps est, lui aussi, un livre qu'il faut lire... », lit-on dans son *Premier testament*, un poème qui fit date. Ah, je vous le dis, ce n'est sans doute pas l'un des moindres exploits d'Alain Bosquet d'avoir sans cesse défié, avec tant de zèle et d'assiduité, le talleyrandien principe selon lequel « tout ce qui est excessif est insignifiant ». Car sans doute est-ce par la profusion même et par, dirai-je, sa geysérienne abondance qu'Alain Bosquet se tire de la posture où l'auraient mis une exploitation un peu moins exaltée de la poésie et un usage un peu plus modéré de la prose. À force, son débordant égotisme en écriture se fait crâneur, il en impose, et nous donne la jouissance du foisonnement quand, à moindre faconde, l'ennui ou l'agacement se fussent peut-être manifestés.

Ainsi vient le moment de dire que les récurrences, en ces lieux que je viens de traverser, page par page ont constitué une physionomie, de la même manière que fruits et fleurs ordonnent les « portraits composés » d'Arcimboldo. À la différence que fruits et fleurs sont ici sentiments, élans et compulsions d'un homme hanté, harcelé par lui-même, d'un homme qui disait avoir « peur de se connaître », et ajoutait : « Je ne supporte pas d'être moi : je m'invente. »

Cette physionomie que je nommais à l'instant, et qui serait en quelque sorte l'allégorie du personnage, dévoile un caractère dans lequel, derrière les inquiétudes (« Ce que j'ai me pèse, dit-il. Ce que je suis m'écrase »), se manifeste un solide appétit d'être et d'avoir. Pourquoi ai-je ici pensé soudain à Fénelon, apôtre du « pur amour », alors qu'Alain Bosquet était un irréligieux n'hésitant pas à écrire que Dieu n'existe pas puisqu'il lui fallait tous les jours le réinventer, alors que cet acrobate de l'autodérision se définissait comme un « Platon revu par Attila » ? Oui, pourquoi ? Je vous le donne en mille... À cause de Saint-Simon que j'aime assez fréquenter.

« Fénelon, écrit Saint-Simon, était un homme de qualité qui n'avait rien, et qui, se sentant beaucoup d'esprit, et de cette sorte d'esprit insinuant et enchanteur, avec beaucoup de talent, de grâces et du savoir, avait aussi beaucoup d'ambition. » Trois fois *beaucoup*, c'est beaucoup... Et ça colle assez bien avec le portrait qu'Alain Bosquet fait et refait de lui-même. Oui, Alain Bosquet, autre spécimen « d'esprit insinuant et enchanteur », dont l'ambition sans cesse renouvelée s'est manifestée à tous les vents et dans trois registres — l'amour, l'absolu, la mort...

L'amour ? Tout au long de sa vie, Alain Bosquet aime, il s'aime jusque dans la détestation, il aime sans retenue l'enfant qu'il demeure même quand il l'excommunie, les femmes même quand il les renvoie (« l'amour n'est plus que la cigüe »), les amis même quand il s'en éloigne, les livres même quand il entreprend de s'en débarrasser. En voyageant dans son œuvre, on comprend que lorsque ce séducteur gourmand, toujours entre deux chaises, celle de Casanova et celle de don Juan, ne dévore pas, il harcèle, cajole, séduit, enjôle ; mais on comprend aussi qu'à l'instant où, par les mots, il recrée ses plaisirs, il prend des distances, il s'écarte, s'élève, juge, blâme. « Je plains les gens sans amour, dit-il, je plains davantage les gens sans haine. »

Son besoin d'absolu n'est pas moins flagrant. « Je suis dans Dieu ce qui s'interroge sur Dieu », écrit-il ; mais sitôt qu'il soupçonne qu'on le prendra au sérieux, il s'écrie que « toute vérité, dès qu'on l'exprime, devient douteuse », et n'hésite pas, une autre fois, à prétendre que « l'absolu (...) est un eczéma », renvoyant ainsi la philosophie au cabinet médical après lui avoir assigné la cuisine...

Quant à la mort, il se prépare au rendez-vous pendant des années, il ressasse des souvenirs aussi irréductibles que ceux des camps de concentration qu'il a découverts avec l'armée américaine, ou de la bombe atomique (« Je suis un enfant d'Hiroshima », dira-t-il à plusieurs reprises), ou encore, stylite au sommet de sa tour de papier, il remâche des pensées d'anachorète sans illusions sur la vie. La mort lui a inspiré des pages d'autant plus nombreuses et plus amères qu'il voyait sa fin venir, en particulier dans son livre posthume, *Un départ*. Les images de la mort qui, depuis longtemps l'assiégeaient, maintenant l'investissent. Pour s'en défendre, il fait appel à sa plus fidèle alliée, l'ironie, et il ricane... « L'angoisse devant la mort ? Bien sûr, avec un remède provisoire : la perfection verbale. »

L'exercice de la dérision chez Alain Bosquet, avec sa part d'humour noir — « le mensonge, d'être bien écrit, devient vérité », nous glisse-t-il à l'oreille — n'a pas manqué de me rappeler l'usage qu'en faisait un autre écrivain que j'eus la chance de fréquenter pendant de longues années, Albert Cohen. Le père de Solal, lui aussi passionné d'absolu, fasciné par la possession, cédait à la dérision avec l'ivresse de ceux qui savent le ton qu'elle est capable de donner à l'écriture. Parlant de Dieu, Albert Cohen fait dire à l'un de ses personnages : « Je ne lui pardonnerai

jamais de ne pas exister. » Alain Bosquet, lui, clame, comme en écho : « Dieu existe puisque tous les jours je l'invente »...

Et par cette piste on tombe très naturellement sur la question de la judaïcité, qu'on ne saurait passer sous silence et à laquelle Bosquet se réfère, en particulier dans sa *Lettre à mon père qui aurait eu cent ans*, quand il fait dire à celui-ci : « Demi-Juif qui a épousé une demi-Juive et qui, de surcroît, ne se veut pas conscient de sa judaïcité : voilà ma fiche signalétique. Elle est suspecte comme la tienne. » Cette judaïcité n'aurait pas, dans l'œuvre de Bosquet, une part qui méritât de s'attarder si elle ne livrait sans doute la clef d'un grand nombre de ses attitudes. Avec la dérision et l'humour juifs, on entend se moquer de soi avant que l'antisémite ne s'en charge. Quand Bosquet écrit : « Je me gobe parfois ; je me vomis toujours », ne montre-t-il pas le souci qu'il a de s'attaquer avant de l'être, et ainsi de dérober la cible à l'adversaire ?

Mesdames, Messieurs, chères consœurs, chers confrères,

Au moment de conclure, je cède à une dernière et tout autre comparaison... Après avoir traduit *Moby Dick*, et à la demande pressante de Gaston Gallimard, Jean Giono avait écrit une préface intitulée *Pour saluer Melville*, dans laquelle on peut lire deux phrases au caractère prophétique : « L'homme a toujours le désir de quelque monstrueux objet. Et sa vie n'a de valeur que s'il la soumet entièrement à cette poursuite. » Sous cet éclairage, me suis-je dit, Bosquet a quelque ressemblance avec Achab. Et me suis fortifié dans cette impression par le commentaire que, selon Giono, Melville aurait fait à son ami Hawthorne : « Je pense à quelqu'un qui verrait dieu (...) aussi clairement que la baleine blanche au-dessus des eaux et qui, justement, le voyant en toute sa gloire, le connaissant en tous ses mystères, sachant jusqu'où peuvent aller les délires de sa force, mais n'oubliant pas — jamais — les blessures dont ce dieu le déchire, se précipiterait quand même sur lui et lancerait le harpon. » Aussitôt, j'ai entendu Bosquet gronder : « C'est bien son tour : désespéré, Dieu s'agenouille devant moi. »

Achab poursuivant *Moby Dick*... N'était-ce pas la même pensée qu'avait en tête Lawrence Durrell quand, de la poésie d'Alain Bosquet, il disait : « À chaque nouveau groupe de poèmes il semble accroître son empire sur le mystérieux

univers intérieur qu'il poursuit » ? Ou Roger Caillois déclarant : « Rarement sur la passerelle, mais volontiers quelque part dans la mâture, l'œil ouvert, surveillant le large ou les étoiles... » ? Oui, c'est bien d'un avatar d'Achab cherchant le monstrueux objet désigné par Giono qu'il s'agit, un avatar auquel Alain Bosquet s'identifie par ces deux alexandrins : « Je m'aventure au bout de mon pauvre langage. / Je me trompe, j'invente, et c'est mon seul bonheur. »

Dans l'un de ses livres d'aphorismes, Alain Bosquet nous a lancé un défi : « Crucifiez-moi sur votre mémoire ! » Non, non, non, cher Alain, pas de crucifixion, nous ne vous ferons ni cette blessure, ni cette injure, ni ce plaisir ! Et si, par un nouveau recours aux guillemets (qui finissent par garnir l'étoffe de mon discours avec ce que les passementiers appellent ici des « floches », et ailleurs des « glands »), si donc, Alain, une dernière fois j'emprunte vos mots, ce sera pour vous souhaiter, au-delà de la mort, « une interminable naissance ».

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception d'Hubert Nysen. Séance publique du 5 juin 1999. Discours d'Hubert Nysen [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999. Disponible sur : < www.arllfb.be >